

core, à chaque retour du printemps, des vaches osseuses, pelées, misérables, rongées de feu et de misère ! j'en ai vu souvent qui pouvaient à peine se soutenir sur leurs jambes et qui s'épuisaient en vains efforts, se frottant sans cesse contre les murs et les arbres pour essayer de calmer les démangeaisons qui les dévoraient. Quels produits peut-on retirer de pareils animaux, dont la paille de blé et d'avoine forme la principale nourriture ? Un peu de foin, donné avec parcimonie, et souvent mal-récolté, complète leur ration de chaque jour.

Quand les gelées arrivent et que les vaches ne peuvent plus aller chercher leur nourriture aux champs, on sépare du troupeau les deux ou trois vaches qui donnent le plus de lait, et on leur donne comme supplément à la ration commune, quelques épluchures de légumes, quelques feuilles de choux, avec une grande quantité d'eau chaude et une poignée de son. Ce tableau pourra paraître exagéré, et cependant je le crois bien vrai pour un grand nombre de cultivateurs. Presque partout la paille, maigre et sèche nourriture, forme les deux tiers et quelquefois les trois quarts de la ration journalière. Les génisses soumises à ce régime ne se développent guère. Il est facile de le comprendre ; néanmoins elles supportent mieux cette alimentation qui est tout à fait insuffisante pour les vaches à lait.

Si encore cette paille était hachée et donnée aux vaches avec de l'eau chaude, il est évident qu'elle serait sous cette forme beaucoup plus appétissante et plus nourrissante. Et pourquoi ne pas ajouter à cette paille hachée un peu de trèfle ou autres bons fourrages préparés de la même manière, puis dix à douze livres de racines hachées (carottes, betteraves, navets, en mélange), puis encore, pour assaisonner et rendre parfaite cette véritable soupe, une pinte de son. La chose ne serait pas bien difficile si on avait du trèfle ou autre fourrage artificiel et des racines en quantité suffisante. On peut varier à l'infini ces mélanges. Donnés aux vaches sous forme de soupe, ils constituent une excellente nourriture qui favorise singulièrement la production du lait. En donnant à chaque vache trois à quatre rations par jour de ce merveilleux potage, on peut être certain d'obtenir des produits abondants, et la santé des vaches se trouve parfaitement bien de ce régime.

C'est un fait aujourd'hui bien établi que cette alimentation mélangée et préparée avec soin et propreté, est la plus convenable et la plus avantageuse pour les vaches laitières ; elle est d'un usage général, depuis plusieurs années, dans tous les pays où l'agriculture est arrivée à un certain degré de perfection. Ainsi, dans toute la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre, dans plusieurs départements de la France, les cultivateurs ont pris l'habitude de faire subir aux fourrages et aux racines certaines préparations avant de les donner aux bestiaux, soit vaches laitières, soit bêtes à l'engrais.

Il ne suffit donc plus de donner aux animaux qui, pour procurer certains produits, exigent une alimentation particulière ; il ne suffit plus, dis-je, de leur jeter le fourrage en botte dans le râtelier ; il faut que ces fourrages soient hachés, mélangés avec des farines ou des tourteaux ; enfin, il faut faire aux bêtes une véritable cuisine, dont les frais de main-d'œuvre seront largement payés par l'abondance des produits.

Ces différentes préparations exigent du travail, mais la nourriture donnée ainsi aux animaux dans des auges ou plateaux est mangée tout entière sans aucune perte ; et, donnée sous cette forme, elle profite mieux aux animaux, qui se conservent toujours en bon appétit, parce que les bêtes aussi aiment une bonne table : il y a donc un profit réel.

Sans doute, c'est un peu d'embarras de préparer ainsi ces aliments, et d'ailleurs il faut avoir en abondance de bons fourrages et des racines de toutes sortes pour nourrir de cette manière un troupeau de vaches pendant tout l'hiver.

Voilà évidemment le nœud de la question : il faut prendre un peu de peine, car en ce monde on n'a rien sans cela ; puis il faut créer des moyens de nourriture, afin d'avoir toujours à sa disposition une alimentation variée, abondante et substantielle. C'est alors seulement que nous pourrions retirer d'abondants produits de nos bestiaux, en multiplier le nombre, en améliorer les formes et les aptitudes ; et en produisant beaucoup d'engrais, nous pourrions ainsi récolter une plus grande quantité de blé sur une plus petite étendue de terrain. J'ai dé-

jà dit tout cela et je le répète avec conviction, le cultivateur qui travaille à produire de la viande travaille aussi, en même temps, à la production du blé, car c'est le fumier qui produit le grain. Il faut donc savoir tenir une juste mesure entre ces deux genres de production, qui, quelquefois, manquent tous deux à la consommation.

Notre pays ne peut-il donc plus nourrir ses habitants ? et à l'avenir serons-nous obligés chaque année de faire sortir de notre pays des sommes considérables pour approvisionner les marchés de blé et de viande ?

Toutes nos terres sont-elles donc arrivées à l'apogée de la production ? N'y a-t-il pas au contraire des pays entiers qui pourraient produire un tiers et même le double de ce qu'ils produisent aujourd'hui ?

Il suffit de poser ces questions pour en faire comprendre toute l'importance, et engager les cultivateurs à s'efforcer de les résoudre, chacun dans la limite de ses forces et de ses moyens. — L. DE ROSNY.

Transformation des os en engrais

Nous recevons une note dans laquelle on décrit un mode peu dispendieux de préparation des os pour les transformer en engrais. Ce moyen est dû aux recherches du docteur Hodges, membre de la Société d'agriculture de l'Ulster (Irlande), qui l'a publié à la demande de l'honorable et savant compagnie dont il fait partie.

Nous avons pensé que la publication de la méthode présentée par le docteur Hodges pouvait rendre d'utiles services aux agriculteurs et surtout aux petits cultivateurs.

Placez dans un baquet ou auge les os concassés en aussi petits morceaux que possible ; jeter dessus environ un tiers de leur poids d'eau bouillante, et, après avoir mélangé la masse de façon à ce que toutes les parties soient bien mouillées, ajouter de l'acide sulfurique et du vitriol dans la proportion du tiers du poids des os ; remuer ce mélange au moyen d'une pelle en bois ou d'une vieille bêche ; laisser reposer quelques semaines avant de s'en servir. On peut, si l'on veut, mélanger cet engrais avec de la tourbe sèche, du terreau ou de la sciure de bois ; mais il faut éviter d'y joindre de la chaux.

En suivant ces indications avec soin, le fermier obtiendra un engrais d'une puissance fertilisante très-supérieure à ceux du commerce. Les os manipulés de cette façon donnent à l'analyse une très-grande quantité de phosphate soluble, que l'on trouve en très-petite proportion dans les engrais chimiques du commerce. — L. DE VAUGELAS.

Les journaux agricoles

Nous lisons dans une lettre de l'un de nos abonnés les quelques lignes suivantes, qui donnent bien l'idée de l'insouciance, de l'apathie, du peu de désir de s'instruire qui caractérise certains habitants des campagnes :

« Chaque dimanche, au sortir de la messe, je cause avec les cultivateurs de mon village et je les engage vivement à s'instruire un peu, à prendre un abonnement à un journal agricole qui leur rendrait de grands services, car ils sont encore bien avant dans l'ornière. Un d'entre eux est possesseur d'un domaine de 150 arpents, qu'il exploite. Eh bien, pourriez-vous croire qu'il ne récolte pas assez de fourrages pour passer la moitié de l'année, et qu'il en achète pour \$200 à \$300 par an ? Son domaine est à la vérité ingrat au point de vue des prairies artificielles, mais le trèfle, les choux, le blé-d'inde, y viendraient fort bien. Je disais à ce cultivateur réfractaire qu'un bon journal lui donnerait les moyens de nourrir ses bestiaux depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre sans rien prendre au grenier. Sans rejeter précisément ce que je lui disais, il me répondit qu'il était abonné à un journal politique et qu'il ne voulait pas avoir deux abonnements (lui riche de £1000 au moins) ; mais que plus tard il verrait. »

Quelle misère, mon Dieu ! quelle misère ! Voilà bien qui démontre la nécessité d'introduire partout l'enseignement agricole !